

Ou comme Jean-Paul Sartre — mais oui, Sartre — tranchant en pleine bataille contre *La Reine de Césaire* (1957): « Brasillach n'était pas le plus coupable. »

## De famille gaulliste elle brave l'épuration militante

Coupable, Anne Brassié le sera néanmoins aux yeux des bravaches de l'épuration militante. Elle savait qu'elle prenait des risques: « Des amis — j'en ai de tout bord —, m'avaient mise en garde. » Mais elle n'en mesurait pas la portée: « D'une famille très libérale et gaulliste, je n'étais pas consciente du traumatisme de l'épuration. » Ni frivole ni insolente, Anne Brassié se veut avant tout universitaire et chercheuse. Elle a voulu découvrir Brasillach, cet auteur inexploré, malgré la garde jalouse de ses proches, comme Bardèche, qui n'en finissent plus de porter son deuil.

Son sous-titre-épithète emprunté à Montherlant: *Encore un Instant de Bonheur* chante comme un éternel regret. Car le romancier Brasillach malgré ses écarts de plume dans la bataille polémique reste un marchand de bonheur. Anne Brassié le capte pour nous aux quatre vents du drame et nous le restitue dans sa nostalgie.

Patrick Mahé.  
(*Paris Match*, 8 mai 1987.)

## Robert Brasillach, le paria crucifié

La vie de Robert Brasillach traverse une tranche d'histoire qui n'appartient pas à tout le monde. Le libre accès, ne l'oublions pas, en est réservé, depuis 1945, aux seuls dépositaires de la patrie et autres garants des immortels « principes qui fondent nos valeurs ». Prière de ne pas distinguer le vrai, le juste, le moral et les intérêts du syndicat.

Très sollicitées ces temps-ci sur tous les fronts révisionnistes, diverses consciences de haute moralité républicaine se sont donc empressées de flétrir l'entreprise de M<sup>me</sup> Brassié. C'est, de fait, une biographie périlleuse puisqu'elle ne peut moins faire qu'étaler sous une lumière cruelle les tumultes d'une époque mutilée par l'imposture des vainqueurs. Elle a de la fraîcheur, du tempérament et se montre curieuse d'y voir clair. Elle raconte les faits sans les tire-bouchonner et les hommes sans les salir. Tant et si bien qu'elle nous persuaderait pour finir qu'on nous a trompés sur pas mal de choses. Voire que tous les salauds ne sont pas nécessairement où l'on nous a certifié qu'ils fussent.

Mais sa mission strictement biographique n'est pas moins sérieusement accomplie. M<sup>me</sup> Brassié s'applique avec talent à nous émerveiller d'une existence si brève et si bien remplie. Sans oublier les errances et les aberrations, aussi saurons-nous que Brasillach ne fut pas exemplaire en tout. Du moins l'est-il en ce mois de septembre 1944, se présentant très librement aux chaînes, face à la mort certaine offerte à une justice de vindicte et de sang.

Quelle justice et quels juges? « Maurras, Brasillach et Pétain n'ont jamais été jugés, a crié Paulhan aux directeurs de la Résistance. Il n'est pas un des quatre cent mille Français qui se sont vus par la Libération exécutés, envoyés au bagne, révoqués, ruinés, taxés d'indignité nationale et réduits au rang de parias, il n'est pas un seul de tous ceux-là qui n'ait été frappé au mépris du droit et de la justice. »

Puisse le Brasillach d'Anne Brassié, quarante-deux ans après sa mort, faire au moins la brèche dans le poudingue abject des mensonges officiels.

Jean-Loup Perret.  
(*Le Chardon*, 27 mai 1987.)

## Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur

Robert Brasillach a été fasciste, antisémite et collaborateur: journaliste de combat, rédacteur en chef de *Je suis partout* des années de guerre, apologiste de l'Allemagne hitlérienne, polémiste virulent, il a écrit des phrases terribles alors que l'armée allemande occupait le pays. Pour tout cela, il a été jugé, condamné à mort et fusillé le 6 février 1945 (contrairement à certains il eut le courage d'assumer ses idées jusqu'au bout). Son destin pose des questions essentielles. Petit garçon courant dans la lumière du soleil méditerranéen, son enfance fut heureuse, entourée d'une famille aimante. Normalien brillant, il devint rapidement un critique littéraire très écouté. Romancier de talent, il fut un poète à la sensibilité frémissante. Comment expliquer un itinéraire si complexe?

Anne Brassié a eu accès aux archives de Suzanne et de Maurice Bardèche, sœur et beau-frère de Brasillach. L'abondance de sa documentation l'a certainement gênée et manifestement le personnage l'a captivée, ce qui l'a parfois entraînée à établir des rapprochements fâcheux. Mais elle dissèque très intelligemment les différents éléments qui contribuèrent à la formation intellectuelle et politique de Brasillach: l'atmosphère particulière de l'entre-deux-guerres, l'antisémitisme très répandu, la violence poussée à l'extrême de la presse d'alors, avec en particulier le rôle de l'*Action française*, l'influence de Charles Maurras, le climat d'émeute après l'af-

faire Stavisky, la grande ombre de l'URSS, la montée du nazisme et la guerre d'Espagne.

Alors qu'il avait été un des rares Français à lire *Mein Kampf*, qu'il en avait critiqué l'aspect primaire et dénoncé le danger, il fut fasciné par la brutale mythologie des grand-messes hitlériennes. Comment expliquer cela aussi ?

F. R.

(Notes bibliographiques, juin 1987.)

## Brasillach en appel

De tous les intellectuels engagés dans la Collaboration, Robert Brasillach reste un des plus mal connus, celui, en tout cas, qui continue de susciter les passions les plus contradictoires. Pour ses admirateurs, il est l'égal d'André Chénier et son exécution en 1945 constituera un impardonnable crime contre l'esprit; aux yeux de ses adversaires il demeure, en revanche, l'incarnation du mal absolu, le suppôt d'un antisémitisme abject. Entre ces thèses où se situe la vérité? Une grande biographie écrite par Anne Brassié et un numéro des *Cahiers du Rocher* consacré à l'auteur de *Notre Avant-Guerre*, permettent de mieux comprendre ce destin tragique.

Née après le second conflit mondial, étrangère par conséquent aux controverses consécutives à l'épuration, Anne Brassié ne le dissimule nullement: son objectif n'est pas de hurler avec les loups et fusiller en quelque sorte Brasillach une seconde fois. D'entrée de jeu, elle avoue son admiration, déjà ancienne, envers l'écrivain et tout au long de son livre elle s'efforce d'expliquer pourquoi cet homme si fin et à certains égards si attachant en vint à soutenir des théories aussi aberrantes que funestes. Méritoire, cet effort de compréhension est d'autant plus précieux qu'il est fondé sur de nombreux témoignages et documents inédits.

Robert Brasillach en est-il prédestiné à devenir l'adepte d'un redoutable totalitarisme? A lire Anne Brassié, il ne le semble pas. Au sortir de l'adolescence lorsque le brillant normalien fait ses premières armes en littérature, ses écrits témoignent avant tout d'un amour passionné de la vie, du bonheur et de la poésie. Admirateur de Virgile dont il écrira une remarquable biographie, Brasillach fait alors figure d'hédoniste délicat et s'il se range politiquement déjà très à droite, il n'a rien d'un fanatique: d'une extrême liberté d'allure, ses portraits d'André Gide, de Marcel Proust et de Paul Morand sont exempts de tout sectarisme et les critiques qu'il donne régulièrement à *l'Action française*, ou à d'autres publications, attestent la sûreté de son jugement. De cette époque datent aussi ses meilleurs romans: *Le Voleur d'Étincelles*, *L'Enfant de la Nuit*, *Le Marchand d'Oi-*

*seaux* où éclate un talent proche de Supervielle et de Jean Giraudoux.

En fait, Anne Brassié le montre parfaitement, c'est sous l'influence de Charles Maurras et de certains de ses disciples que Brasillach s'engage peu à peu dans une voie périlleuse. Alors que certains de ses camarades, tel l'historien Pierre Gaxotte, prennent avec prudence du champ, il n'hésite pas, pour sa part, à monter au créneau et à attaquer de plus en plus violemment, dans les colonnes de *Je suis partout*, ce qui, à ses yeux, risque de perdre la France: la République, les francs-maçons, les gens de gauche et surtout les juifs. Emporté par son ardeur, le polémiste furieux qu'il est devenu ne voit pas qu'il commence à se déshonorer. Durant l'Occupation, le piège se referme sur lui.

Les appels à la persécution raciale qu'il signe dans ces années-là ne provoquent peut-être aucune victime directe mais le moins que l'on puisse dire est qu'ils restent une tache sur sa mémoire. En l'espèce l'attitude de Brasillach n'appelle que le mépris: exciter la vindicte publique à l'encontre d'une minorité menacée dénote, on en conviendra, une singulière conception de l'honneur.

Tout cela méritait-il la mort? La question demeure ouverte comme le prouve l'excellent dossier rassemblé par Pierre Sipriot. On y trouvera des contributions de personnalités venant d'horizons très différents: Jean Anouilh, Maurice Bardèche, Jean Guilton, mais également Dominique Desanti, Fred Kupfermann et Alain Griotteray. De ce dernier issu tout à la fois de la droite et de la Résistance on retiendra ce jugement: « Quand j'étudie le parcours intellectuel, dans le domaine politique, de Robert Brasillach, je ne me défends jamais d'un certain malaise. Certes, tout est pensé au nom d'un amour exigeant de la France. Mais cette volonté de la jeter dans les bras de l'ennemi — assimilé au sauveur — n'est-ce pas un amour un peu déviant? »

Eric Roussel.

(*France Catholique*, 12 juin 1987.)

## Brasillach: l'écrivain égaré

C'est une fâcheuse limite à la justice qu'on ne puisse fusiller un adversaire qu'une seule fois. C'est une faiblesse coupable, quand on a exécuté un écrivain, que de ne pas faire subir le même sort à ses écrits. On pilonne bien les inventus des vivants, pourquoi ne pas détruire une fois pour toutes les succès des morts et nier leur talent? Etant entendu qu'un traître ne saurait être qu'un mauvais écrivain et que la « bête immonde » ne demande qu'à renaître de ses cendres...

Ce sont des propos de ce calibre que l'on a pu lire récemment sous la plume de certains confrères, qui semblent regretter les comités d'épuration et l'heu-

reux temps de la « terreur dans les Lettres ». Comme si un prétendu « retour des collabos », ou plutôt de leurs fantômes, ne suffisait pas à alimenter leur indignation et leur ressentiment, il faut à ces belles âmes incriminer à tout va un esprit « précollabo » prêt à faire le lit d'une dictature à venir. On frémit à la pensée que ces justiciers du stylo, aimables héritiers de Fabre d'Eglantine, échangent un jour leur précieux Mont-Blanc pour un fusil d'assaut. Rien n'est plus dangereux qu'un intellectuel maladroit et armé.

On connaît le mot de Maurras à son procès, après la déposition à charge d'un de ses confrères : « La littérature accroît la férocité naturelle de l'homme ! » A lire les diatribes suscitées dans certains journaux par la première biographie de Robert Brasillach, force est de convenir non seulement qu'elle excite à la haine, mais qu'elle obscurcit l'intelligence et le sens critique. Reprocher à Anne Brassié la sympathie qu'elle éprouve pour son sujet revient à condamner d'avance toute biographie, hormis celles de M. Guillemin. Le tout est de savoir si l'idéal de la biographie est de se rapprocher d'une filature policière et d'un réquisitoire de procureur général, ou de cette faculté d'empathie qui, selon Marguerite Yourcenar, « consiste à se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un », faculté dont témoignait Brasillach comme critique littéraire et qui définit aussi le biographe digne de ce nom.

### Plus rêveur que casqué

Ni réquisitoire ni hagiographie (encore que manquant parfois d'une bonne distance critique), le livre d'Anne Brassié fait revivre, à l'aide de documents inédits, « Robert Brasillach par lui-même ». Il situe l'écrivain dans l'esprit du temps, ces années fiévreuses d'avant-guerre, où couvaient déjà les incendies de la guerre civile, où la polémique nommait l'adversaire par son nom et où le poids des mots faisait craquer les défenses de la raison. Plus poète que militant, plus rêveur que casqué, plus doué pour cultiver les muses que pour combattre dans l'arène politique, mais habité par le souci de la cité, hanté par l'image d'un père « mort pour la France », Brasillach se fit un devoir d'engager son intelligence, son talent, sa culture, la profusion de ses dons au service de ce qu'il croyait être la cause de son pays.

Egaré par la passion politique, il commit l'erreur de croire que la survie de la France passait par la collaboration, et qu'un jour viendrait où Étéocle (Pétain) et Polynice (de Gaulle) seraient reconnus comme des « adversaires fraternels » ayant tous deux servi, à leur façon : l'un par le bouclier, l'autre par l'épée, la cause de Thèbes. Cela n'excuse pas, il est vrai, la violence et l'indignité de certains de ses éditoriaux de *Je suis partout*, qu'il quitta du reste en 1943, en désaccord avec la ligne extrémiste du journal. Cependant, par fidélité à lui-même, il ne renia jamais ni ses actes ni ses écrits.

A l'issue de la guerre, il aurait pu, comme beaucoup d'autres, « emporter la patrie à la semelle de ses souliers ». Il s'y refusa. Sa mère ayant été arrêtée, il se livra de lui-même à la justice. Au terme d'un « procès d'opinion », où il assumait pleinement ses responsabilités, il fut condamné à mort. Ceux qui le condamnèrent reconnurent et son « talent magnifique » et le désintéressement de son engagement. Sa grâce ayant été refusée par de Gaulle, malgré une pétition des plus grands noms de la littérature, dont Claudel, Mauriac et Camus, il affronta la mort avec un courage exemplaire.

Mort à trente-cinq ans, sans avoir pu donner toute la mesure de ses dons, le mémorialiste de *Notre Avant-Guerre*, le romancier de *Comme le Temps passe*, le biographe de Corneille, l'auteur de *L'Anthologie de la Poésie grecque*, est plus assuré de survivre que la plupart de nos romanciers à la mode.

L'homme, pour sa part, méritait et l'attachement que lui vouèrent ses amis, et l'estime que lui concédèrent ses ennemis. Quant à l'homme de pensée, à l'écrivain engagé en un « combat douteux et sans merci », c'est à son honneur que d'avoir assumé jusqu'au bout, sans fléchir ni trahir, les responsabilités de l'intellectuel.

Si un écrivain est redevable de ce qu'il a écrit, Brasillach a su acquitter sa dette et payer pour les errements de tous les clercs qui trahirent, dans un camp ou dans un autre. N'en déplaise à ceux qui préférèrent le confort de l'anathème au risque de comprendre.

En un temps où l'intellectuel jouit du privilège de l'extraterritorialité, où il lui suffit d'une autocritique complaisante pour faire carrière sur ses erreurs passées, le livre d'Anne Brassié rappelle utilement que, s'il n'est « de mérite dans l'art que pour celui qui risque sa propre vie », selon l'expression même de Brasillach, il n'est pas d'engagement de l'écrivain sans responsabilités.

Bruno de Cessole.  
(Le Figaro, 1<sup>er</sup> juin 1987.)

## Comme le temps passe...

Après l'émission d'Alain Decaux (et la polémique qui suivit), après les reprises en format poche, la biographie d'Anne Brassié : *Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur* (chez Robert Laffont) en est un signe de plus : malgré l'oubli auquel la « liste noire » du Front national des écrivains avait prétendu le condamner, on n'a pas fini de parler de Brasillach — et de lire ou relire ses œuvres.

Anne Brassié insiste — avec raison, croyons-nous — sur une enfance hors du commun : un père mythique, tôt disparu, héros de la pacification du Maroc, une grand-mère gâteau, des vacances libres et fantasques avec sa sœur, au soleil du Roussillon...

Une adolescence non moins passionnante, studieuse et canularsque, parfaite illustration de l'esprit khâgneux. Puis le journalisme professionnel, mais en amateur, avec une bande de copains...

Il y a chez Brasillach, très tôt, un sens aigu de la fuite du temps, une nostalgie de la jeunesse, qui expliquent peut-être sa fascination devant «le fascisme immense et rouge», selon un itinéraire qu'Anne Brassié essaie d'expliquer, rappelant au passage quelques vérités grinçantes: par exemple, que Brasillach, l'un des très rares Français à avoir vu, de ses yeux vu, les charniers de Katyn, ignorait, comme la plupart de ses contemporains, la réalité des camps de concentration — dont même la radio de Londres ne parlait guère...

Surtout, elle rappelle l'étonnante fécondité de l'écrivain Brasillach, et sa précocité: publié comme poète à quinze ans, comme critique littéraire à seize, comme biographe à vingt-deux avec *Présence de Virgile*, il laissera à trente-six ans — outre les 1000 à 1200 pages d'éditoriaux pour *Je suis partout* — sept

romans, dont *Comme le Temps passe...*, trois biographies dont *Corneille*; deux pièces de théâtre plus des traductions de Shakespeare, une *Histoire de la Guerre d'Espagne* et une autre du *Cinéma*, divers recueils de poésie, dont les inoubliables *Poèmes de Fresnes*, plus une *Anthologie de la Poésie grecque* d'une érudition époustouflante, sans parler d'une œuvre critique aussi vaste qu'éclectique.

L'ouvrage d'Anne Brassié a en outre le mérite de citer de nombreux textes — dont le *Mémoire* rédigé par Brasillach pour son procès — inédits, ou figurant uniquement dans l'édition complète des A.R.B. au Club de l'Honnête Homme, laquelle est pratiquement introuvable: à quand sa réédition?

S. d'Eysses.  
(*La Quinzaine universitaire*,  
15 septembre 1987.)

**ROBERT  
BRASILLACH**  
ou Encore un instant de bonheur  
par **Anne Brassié**



**“APOSTROPHES”**

**ROBERT LAFFONT**

*Le Cahier A.R.B. n° 33 contient l'article qui suit, mais la qualité du texte de Georges Blond est telle qu'il aurait manqué à la collection de critiques assemblées dans ce Bulletin.*

## La tragédie de Brasillach

*Un ouvrage clair, non partisan, reconstitue le destin de Robert Brasillach, fusillé à trente-cinq ans. Georges Blond ajoute son témoignage.*

Anne Brassié a très bien choisi l'épigraphe de sa biographie de Robert Brasillach : *Notre but, qui n'est que de comprendre*. Signé : Jacques Bainville.

Cette épigraphe pourrait aussi convenir à l'émission d'Alain Decaux qui a suivi la parution du livre, ainsi qu'à la récente livraison d'une nouvelle revue, *Les Cahiers du Rocher*, animée par Pierre Sipriot, et consacrée à l'auteur de *Comme le Temps passe*.

Ces textes ont marqué une cassure dans un certain asservissement régnant depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale sur l'écrit et sur la parole. On a enfin écrit et parlé sans souci du climat politique et de la pression des médias.

Quelques bons livres ont paru sur Brasillach. Anne Brassié a, la première, donné une biographie complète du personnage. Il fallait sans doute pour cela une femme, une jeune femme. L'homme, quel qu'il soit, si soucieux qu'il se veuille d'impartialité, est toujours pressé de juger. Depuis des millénaires, il se sait chef, roi, juge ; il tranche.

Anne Brassié, elle, a commencé par être séduite (c'était son goût, c'était son droit, tant d'autres l'ont été !) par le romancier, par le poète. Mais elle ne s'est pas arrêtée à cet émerveillement. Comment le poète a-t-il pu devenir un écrivain maudit, subissant seul les pires rigueurs de l'Épuration, fusillé en 1945, à trente-cinq ans, malgré une pétition réunissant les plus célèbres signatures de l'époque ?

Rien n'obligeait Anne Brassié à se poser cette question. Elle n'était inféodée à aucun clan, à aucune tendance politique. Son seul talent lui eût permis de faire route vers le succès sans aller affronter les bourrasques. Mais elle aimait la vérité. Et sa recherche obstinée de la réalité humaine l'a conduite devant le sujet rêvé pour un écrivain : un destin à nul autre pareil, où la tendresse alterne avec une violence et une fatalité shakespeariennes, un personnage complexe et incontournable, qu'aucun romancier n'eût osé inventer. Elle a brillamment maîtrisé ce sujet difficile.

A un moment terrible de l'Histoire, un groupe de jeunes hommes, de jeunes filles, de jeunes femmes, a été entraîné dans une trombe dont ils ne voulaient pas entendre le premier souffle. Une guirlande d'amitiés et d'amours : amour de la littérature, du théâtre, des voyages, des chants, des danses aux bals de l'École Normale, des rondes, la nuit, sur la place du Panthéon, nous ne voulions pas d'autre

horizon. Nous refusions (et nous n'étions pas les seuls en France) d'entendre, vers l'est, le remuement des armes.

Je me rappelle ce jour, une dizaine d'années plus tard, où Pierre Gaxotte, désireux de quitter *Je suis partout*, a proposé à Robert de devenir rédacteur en chef de ce journal. Revenant de l'imprimerie, à pied, nous passions devant le Théâtre Sarah-Bernhardt. Robert avait vingt-huit ans. Vingt écrivains célèbres collaboraient à *Je suis partout* (deux cent mille exemplaires). Comment dire non ? Robert a dit oui, et il s'est tourné vers moi :

— Pourquoi ne prendrais-tu pas la critique littéraire ?

C'était en 1937, la trombe s'approchait, nous ne voulions pas encore entendre son souffle tournoyant, ce souffle qui mettait en mouvement l'engrenage mortel dans lequel Robert serait le plus impitoyablement broyé.

La guerre. Le retour de Robert de captivité fut obtenu par le Gouvernement français, qui voulait lui confier la direction du cinéma. Finalement, cela n'a pas marché, les Allemands opposant un autre candidat. Je revois cette ombre sur le visage de Robert lorsqu'on parlait des prisonniers français retenus en Allemagne. Qui se rappelle aujourd'hui combien de Français et de Françaises ont été obsédés par le sort de ces hommes ? « Alors, vont-ils rester là-bas quatre ans, cinq ans ? Sans femmes, sans faire d'enfants ? » Pétain avait cette obsession. Un fameux hameçon pour la Collaboration.

On a dit d'abord « collaborationisme ». Anne Brassié a très bien décrit la dérive de *Je suis partout* vers la collaboration militante et antijuive. Critique littéraire (j'ai tenu cette rubrique d'abord en alternance avec André Bellessort, de l'Académie française, puis seul, après sa mort), je ne faisais pas partie du « soviet » où se décidait la ligne politique du journal. Mais Robert me parlait de ses réunions. J'ai eu ainsi plusieurs fois l'occasion de comprendre que ce rédacteur en chef n'avait pas, en fait, les pouvoirs de décision qui eussent dû correspondre à ses responsabilités. Chacun tirait de son côté, choisissant ses cibles. Robert a tenu à honneur, à son procès, de ne pas dire un mot de cette relative impuissance ; au contraire, il a tout pris sur lui. De même, il n'a pas voulu parler des circonstances brutales, grossières et dramatiques, de la rupture avec la majorité de l'équipe.

La dernière fois que j'ai vu Robert, c'était dans son bureau, rue de Rivoli, en 1943, quelques semaines après cette fameuse rupture. Tout s'effondrait à l'est, les Alliés avaient débarqué en Sicile. Robert m'a demandé ce que j'allais faire :

— Que veux-tu que je fasse ? Attendre avec ma femme, dans le Lot, la fin de cette guerre. J'ai commencé un roman qui se passe aux États-Unis, au temps de la ruée vers l'or, en 1848. Et toi, Robert ?

— Tu vois, j'écris mon premier article pour *Révolution nationale*.

Les journalistes partisans de la « ligne dure » de *Je suis partout* avaient basement, publiquement (par voie d'affiches dans le métro !), accusé Brasillach de « se dégonfler ». Il voulait montrer qu'il ne se retirait pas du combat politique, qu'il continuerait à exprimer ses idées, mais les siennes propres, non les divagations furieuses des « ultras ». Nous nous sommes embrassés :

— Je tâcherai de revenir de temps en temps à Paris.

Il n'en a pas été question. Nous avons dû nous cacher. Longtemps. Ici et ailleurs. Cela est une autre histoire. Nous sommes entrés en clandestinité, jusqu'au jour où nous avons su que mon dossier avait été disjoint de ceux des autres collaborateurs de *Je suis partout*, la Haute Cour ayant constaté que je n'avais rien écrit de pro-hitlérien. Je n'avais donc pas à comparaître devant celle-ci.

C'est pour expliquer que je n'ai pas revu Robert que je viens de dire quelques mots de cette équipée. La tragédie de notre amitié, nous l'avons d'abord apprise de loin, par fragments, par des lettres, par la radio, par des journaux. Cette tragédie s'est douloureusement reconstituée en nous.

Pendant, nous avons eu notre coup de poignard. Le 6 février 1945, à la nuit, ma femme est venue me chercher, dans une cabane de vigneron où je m'étais caché. C'était mon premier abri de clandestin. Elle ne disait rien. Il pleuvait. Nous nous sommes mis à marcher, en nous tordant les pieds dans ce champ labouré. Mon épouse s'est arrêtée, a posé sa main sur mon bras :

— Robert a été fusillé ce matin.

Nos larmes coulaient sur nos visages, en même temps que la pluie. Nous comprenions que rien ne nous serait jamais plus comme avant.

## Bibliographie

Anne Brassié : *Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur*, Robert Laffont, 420 pages, 110 FF.

*Brasillach et la Génération perdue*, textes de Jean Anouilh, Maurice Bardèche, Jean Guilton, Thierry Maulnier, François Crouzet ; *Cahiers du Rocher*, n° 2, printemps 1987, 240 pages, 85 FF.

Georges Blond.  
(*Spectacle du Monde*, octobre 1987.)

## Divers

Anne Brassié, amoureuse de Robert Brasillach écrivain, a écrit une biographie passionnée, sans que jamais l'adage selon lequel « l'amour est aveugle » ne soit vérifié dans son ouvrage.

L'auteur n'a pas cherché à réhabiliter l'homme politique, elle l'a même dénoncé dans son aveugle-

ment sur la question juive. Anne Brassié a traqué le poète dans ses qualités et dans ses défauts... Avoir entendu parler l'auteur (à « Apostrophes ») c'était intéressant, que l'on soit d'accord ou non avec sa thèse condensée en quinze minutes ; passer quelques heures à lire son livre sera nettement plus objectif et plus passionnant.

C. F.  
(*La Vie Française*, mai 1987.)

\* \* \*

Plus que jamais, Robert Brasillach est présent parmi nous, quarante-deux ans après sa mort. D'abord dans l'édition, avec la collection d'articles réunis par les *Cahiers du Rocher* et Pierre Sipriot, sous le titre *Robert Brasillach et la Génération perdue*, et avec l'ouvrage aussi émouvant que captivant dans lequel Anne Brassié nous donne une reconstitution documentée de l'œuvre et de la vie du romancier, du pamphlétaire, du critique littéraire, du poète, assassiné à l'âge de trente-cinq ans, parce qu'il n'avait ni renié ni regretté son engagement politique.

Charles Filippi.  
(*Rivarol*, 19 juin 1987.)

\* \* \*

Que Robert Brasillach soit un écrivain maudit, on l'a écrit tant et tant de fois. Membre de l'Action française, fasciste, antisémite, collaborateur, fusillé à la Libération. Pourtant il demeure un des plus délicats romanciers de ce siècle, essayiste talentueux. Cette biographie n'est pas seulement l'histoire de Robert Brasillach. Elle est le portrait d'une génération d'avant-guerre, qui au nom de l'anti-communisme préféra Pétain, puis le renia. La fidélité de Brasillach à ses idéaux lui coûta la vie. Sans doute l'aura-t-il voulu ainsi. L'ouvrage, bien documenté, est écrit d'une plume alerte.

(*Télépro Verviers*, 30 avril 1987.)

\* \* \*

Bien des ouvrages ont été consacrés à ce jour à Robert Brasillach, mais celui-ci est assurément le plus complet et le meilleur. Anne Brassié a d'emblée récusé la facilité qui consiste à séparer le romancier et l'auteur engagé. Elle nous livre un Brasillach au complet et, pour la première fois, publie le texte des lettres écrites par l'auteur des *Sept Couleurs* à sa famille et à ses amis. La sympathie qu'elle porte à Brasillach l'a déjà mise au centre de bien des polémiques (comme en témoigne son récent passage à « Apostrophes »), mais personne n'a encore pu sérieusement contester la valeur de ses informations et la richesse de ses sources. Il sera difficile désormais d'écrire sur Brasillach sans faire référence à cette somme biographique.

(*Livre-Club du Labyrinthe*, Paris, juin 1987.)

## Le Prix Robert Brasillach à Anne Brassié

Le 30 avril, à l'issue de l'assemblée générale de l'Association des amis de Robert Brasillach<sup>1</sup> qui réunissait à l'Hôtel Aulac, à Lausanne, un ample auditoire français, belge et suisse, le président, Pierre Favre, a remis à M<sup>me</sup> Anne Brassié (Paris), en présence de Maurice et Suzanne Bardèche-Brasillach, le 17<sup>e</sup> Prix Robert Brasillach pour son livre *Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur*, édité par Robert Laffont, salué avec faveur par la

presse et la télévision et déjà récompensé par le Prix des intellectuels indépendants.

Rappelons que sous le nom d'Anne Pedrono M<sup>me</sup> Brassié, qui tient la chronique littéraire de «Radio-Courtoisie», fut, en 1976, lauréate du Prix pour son diplôme de maîtrise à la Sorbonne (*Comparaisons, images et métaphores dans un roman de Robert Brasillach*).

(Rivarol, 13 mai 1988.)

<sup>1</sup>Case postale 2755, CH-1002 Lausanne (cotisation : 90 FF). Au sommaire du n° 33 des *Cahiers des Amis de Robert Brasillach* qui vient de paraître, un article de Georges Blond, le texte d'une intéressante conférence de l'Anglais Peter Tame, etc.



De gauche à droite :

Pierre Favre, président des ARB, Anne Brassié, Prix Robert Brasillach, Maurice Bardèche, Gérard Stbème de Jubécourt, Prix Robert Brasillach, Suzanne Bardèche

# Le dossier d'Alain Decaux : *Brasillach, la mort en face*

A2, mercredi 10 juin 1987

## Brasillach, ou le péché contre l'esprit

En plein procès Barbie, Alain Decaux soulève un autre dossier dont il suffit de ne souffler que très légèrement sur les cendres pour que les esprits, les bons et les moins bons, s'embrasent. Celui du procès et de l'exécution au Fort de Montrouge le 6 février 1945 du poète écrivain français, Robert Brasillach. Rédacteur en chef de *Je suis partout*, il a défendu avec un rare acharnement la collaboration la plus étroite avec l'idéologie nazie. Défendu par M<sup>e</sup> Isorni, il a assisté à son procès jusqu'au bout, ne lésant pas ses juges et ses adversaires du spectacle de son non-repentir. Quand l'annonce du verdict de sa condamnation à mort est tombée, ils furent nombreux dans la salle à s'écrier : « C'est une honte ! » Brasillach leur répondit : « Non. C'est un honneur ! » Douze balles mirent fin à sa carrière littéraire et à ses idées. Parmi ceux qui le défendirent avec le plus de grandeur, François Mauriac, qui crut un instant arracher le droit de grâce au général de Gaulle. Avec Jean Anouilh et Thierry Maulnier, il réussira à mobiliser une soixantaine d'intellectuels français pour l'obtenir. Mais le général leur répondit : « Brasillach a joué. Il a perdu. Il paiera. A son degré d'intelligence, il ne pouvait ignorer ce qu'il faisait. La trahison d'intellectuel. Le péché contre l'esprit. » Douze ans après cette condamnation, Mauriac écrivait encore dans *l'Express* : « Je suis avec Brasillach... car enfin, quoi qu'il ait fait, il a payé le prix le plus fort... La vengeance déguisée en justice, c'est notre plus affreuse grimace... » Ces mots sonnent et résonnent lourd aujourd'hui encore. Alain Decaux le sait. Il tente avec des mots de répondre cependant à Mauriac qui, au lendemain même de l'exécution, déclarait avec émotion : « Tout cela est au-delà des paroles. »

Philippe Montoriol.  
(Radio TV8, 4 juin 1987.)

P.-S. Une association des amis de Brasillach a été fondée à Lausanne, en mai 1948, par Pierre Favre. Son but, dépolitiser l'affaire Brasillach. Pierre Favre estimait qu'il était du devoir d'un pays neutre de défendre l'œuvre littéraire d'un romancier fusillé et exclu par les siens. L'œuvre littéraire, aujourd'hui, se porte de mieux en mieux, surtout en France.

## Les points sur les « i »

### La mort en face

Alain Decaux, qui vient de publier *Destin fabuleux* à l'enseigne de l'antique Librairie Académique Perrin, est devenu l'un des classiques de notre télévision, qui, par la force des choses, n'en possède pas des masses. Gaston Lenôtre tout terrain du petit écran — je vous parle de l'historien mort en 1935 dont *La Fuite de Louis XVI à Varennes* enchantait notre enfance, et non du pâtissier —, Decaux peut évoquer, images à l'appui, et avec le même bonheur, la fin des Romanov, le destin d'un Louis Renault ou l'assassinat du Reichsprotektor de la Bohême et de la Moravie, le sinistre Reinhard Heydrich. Il a ce rare pouvoir d'aller nous faire coucher à des heures qui n'étaient pas celles de Proust enfant. Son mérite est d'autant plus grand que le temps de la télévision n'est pas l'heure d'été, ni celle d'hiver : 22 h. 10, c'est tard, 23 h. 30, c'est l'aube !

Mercredi dernier, son *Brasillach, la mort en face* m'avait mis dans un tel état d'excitation que j'en ai manqué le lendemain mon TGV pour Beaune ! On s'extasie sur le talent de M<sup>e</sup> Vergès, mais avec Alain Decaux Barbie sera acquitté avec les félicitations du jury ! Le petit Brasillach, le petit chose, pupille de la nation, brillant élève, normalien émérite, qui aimait le théâtre, le cinéma, la littérature, le grec et le latin, sa sœur, sa mère, son beau-frère et ses camarades, qui admirait ce prince de la jeunesse qu'était Maurras, Maurras qui avait tout de même une autre dimension, une autre gueule que Sartre, oui ce Brasillach d'Espagne et d'Italie, de tous les feux de camp, de toutes les amitiés viriles, qui a écrit des livres si tendres, si nostalgiques, qui est l'un des rares écrivains à avoir su parler des choses physiques sans bassesse, sans grossièreté, comment ne pas l'aimer, comment ne pas être atterré par ce qui lui est arrivé dans la fleur de l'âge ?

Il y a un malentendu. Il y a quelque chose qui ne va pas. Il n'a pas été vraiment jugé. C'est une victime de la Terreur comme Chénier. Pourquoi faut-il que ce soit toujours les meilleurs, les plus doués, les plus doux, les plus sensibles qui disparaissent les premiers ? Quand ce n'est pas l'Histoire qui les fauche, c'est la voiture. Tout ça, c'est la faute à la fatalité. Brasillach, comme Chénier, Camus, Saint-Ex, Nimier, etc., a payé pour les autres.



Et c'est vrai que Brasillach a payé comme il est impossible de payer plus. Et c'est un point qu'il ne faut pas oublier quand on parle de lui. Et c'est vrai que s'il avait été jugé deux ans plus tard, il n'aurait pas été condamné à mort. La IV<sup>e</sup> République n'était pas de Gaulle, la gueuse était bonne fille. Et s'il avait été jugé cinq ans plus tard, il n'aurait même pas fait de prison. Sous Pompidou, il aurait été de l'Académie. Et s'il vivait encore, il aurait pu déposer, le cas échéant, au procès Barbie comme témoin à charge ou à décharge : pour situer l'époque et son ambiguïté.

L'écrivain ? C'est vrai qu'il n'est pas encore dans le *Petit Larousse* en couleurs, alors que Desnos y figure. Mais il n'est pas le seul. Je ne suis pas sûr que l'édition de ses œuvres complètes en douze volumes au Club de l'Honnête Homme soit terminée. De toutes les façons, Maurice Bardèche, le maître d'œuvre, avait pris soin de ne pas l'encombrer de ses articles les plus engagés. Mais que ce soit dans cette édition ou chez Plon, il est facile de se procurer, si l'on tient compte de l'état de la librairie, les meilleurs livres de Brasillach.

Pourquoi suis-je revenu sur cette affaire ? C'est qu'Alain Decaux fait planer un mystère là où il n'y en a pas. La question n'est pas de savoir si Brasillach « méritait » ou non d'être fusillé, si l'écrivain, en général par son prestige, sa culture, ses livres, ses articles, est plus dangeux, plus responsable, plus coupable en définitive que le commerçant, le politique ou le soldat, la vraie question est de savoir si l'on est pour la peine de mort ou non, car si l'on se place du côté des partisans de la peine de mort, la réponse serait encore oui, et c'est ce qui rend cette peine abominable puisque la vie d'un homme dépend de l'air du temps.

Decaux, en bon metteur en scène, pour mieux faire pleurer nos chaumières, a reparlé de cette photo truquée que l'on aurait glissée dans le dossier Brasillach et qui aurait contraint de Gaulle à refuser sa grâce, cette grâce qu'il aurait promise à Mauriac. De Gaulle aurait eu un coup de sang en voyant Brasillach habillé en officier allemand. Alors qu'en fait l'homme à l'uniforme, c'était Doriot du PPF. Brasillach, lui, était modestement habillé en pékin à côté de Doriot. Une main perfide aurait truqué cette photo. L'autre soir chez Decaux nous avons vu la vraie : Brasillach avec sa bonne bouille jouflue et ses yeux ronds d'enfant sage qui regarde avec un respect attendri, un peu inquiet, le grand Jacques ! A quoi tiennent les choses, hein, semble nous dire Decaux ?

Quelle blague, ce roman-photo ! Comme si en février 1945, c'est-à-dire pendant la guerre, de Gaulle, qui était pour la peine de mort, qui l'a toujours été, qui croyait en ses vertus rédemptrices et qui l'a montré par la suite, en des temps plus cléments en apparence, oui je parle des années 60. Ce de Gaulle tel que je le conçois aurait besoin d'un uniforme de plus ou de moins pour refuser la grâce ?

La photo était écœurante comme les articles écrits par Brasillach. Et l'on ne pouvait pas avoir été l'homme du 18 juin 1940, avoir rompu les ponts avec tout ce que l'on avait aimé, et considérer cette boue mentale comme des peccadilles.

Dernier mot, le parallèle entre Chénier et Brasillach me paraît abusif. Je ne parle pas de talent — c'est à vous, à nous d'en décider — mais de situation historique. En 1789, Chénier n'était pas le poète gentiment élégiaque, l'amoureux de « La jeune Tarentine », mais un réformateur de vingt-sept ans qui aurait voulu une meilleure place au soleil pour le bourgeois de son genre, qui a été ravi de la prise de la Bastille et qui aurait souhaité un régime à la Louis-Philippe, une brave monarchie constitutionnelle. Chez Chénier donc : querelle de clans. Il s'opposait avec talent et violence aux Jacobins extrémistes dans des articles, dans des pamphlets dont on parle. Il est la victime idéale de la Terreur.

Ce qui les unit, Brasillach et lui, c'est la prison, la mort, l'amour érudit de la littérature grecque. Et surtout que Maurras ait sacralisé, récupéré Chénier dans un des chapitres de *Poésie et Vérité* (chez Lardanchet, je crois).

Bernard Frank.  
(Le Monde.)

## Mauriac avait raison

Octobre 1984, Bernard Pivot réunissait un beau plateau. Ensemble : une résistante célèbre, Lucie Aubrac, le plus illustre des pétainistes, Jacques Isorni, et un gaulliste de grande lignée, Claude Mauriac. On parla de Brasillach, fusillé en 1945 sous les yeux d'Isorni son défenseur. Propos graves et sereins. Propos de nobles adversaires. « A l'annonce de l'exécution, résuma Claude Mauriac, mon père et moi fûmes catastrophés... Quelques années plus tard, Brasillach n'aurait fait qu'un peu de prison... Nous savons que Mauriac avait raison. La IV<sup>e</sup> République fut finalement apaisante et favorisa la réconciliation des Français. Nous nous demandons maintenant : l'émouvant entretien d'humanistes serait-il encore possible ? N'avons-nous pas régressé ? Le nom de Brasillach déchaîna récemment tant de haines et de sectarismes !

Pour avoir écrit un livre mesuré, passionnant, sur Brasillach, Anne Brassié, jeune universitaire née longtemps après les drames, fut traitée de « collaboratrice » ! En 1984, je n'avais reçu que des compliments pour l'hommage rendu à Isorni et aux Mauriac. Depuis quelques semaines, mon éloge d'Anne Brassié me vaut des lettres méchantes. Certains, qui me savent abolitionniste de toujours, et qui prétendent l'être aussi, me reprochent même de réprover l'exécution de Brasillach ! Ils sont contre la peine de

mort... sauf quand elle leur permet de flinguer un adversaire. Changement, tristes changements. Il fallait une grande voix pour calmer les esprits et remettre les choses en place. Ce fut celle d'Alain Decaux.

Comme nous tous, Decaux vomit le nazisme. En outre, il a perdu des êtres chers dans les camps de concentration. Nul ne le suspecterait de sympathie pour les théories de *Je suis partout*. Mais Decaux est un historien véritable. Il prend position (Ecran total sur France-Inter): «Nous ne devons pas juger aujourd'hui par rapport aux sentiments que nous éprouvions à l'époque.» Decaux est aussi un lettré et un homme de cœur. Il adora l'œuvre littéraire de Brasillach et se souvient de son adolescence. Il n'accepte pas que la mise en accusation de Brasillach n'ait été préparée que par un seul interrogatoire d'instruction. Il n'accepte pas que son procès n'ait duré que cinq heures. (Entré dans le box, «préssumé innocent», à 13 heures, Brasillach en sortit, condamné à mort, à 18 heures.) Il établit les faits, il explique.

Le «Dossier d'Alain Decaux» (A2) sur le poète supplicié restera comme une réussite magistrale de documentation, d'intelligence, de précision, de courage, d'indépendance, de sérénité, de hauteur de vue. En dépit de l'heure tardive, quatre millions de téléspectateurs tinrent à suivre le Dossier Brasillach. Il faut le rediffuser au plus tôt dans de meilleures conditions. C'est l'intérêt de tous. L'apaisement réel ne se fondera que sur la connaissance. «Tout est bon pour la défense, excepté la lâcheté.» (Robert Brasillach.)

Jean Ferré.

(Le Figaro Magazine, 20 juin 1987.)

## Note du président

Le printemps 1987 aura été celui de Robert Brasillach. Une biographie, Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur, par Anne Brassié (Ed. Laffont), le deuxième numéro d'une revue Les Cahiers du Rocher dédié à Robert Brasillach et la Génération perdue, tous deux à l'initiative de Pierre Sipriot, ont provoqué beaucoup de bruit dans la presse et sur les ondes. Deux émissions de télévision, «Apostrophes» et «Le dossier d'Alain Decaux», deux émissions sur France-Culture, «Les lundis de l'Histoire» encore de Pierre Sipriot et «Découverte» d'Alain Finkeltraut ont présenté Robert Brasillach à des millions de téléspectateurs et d'auditeurs, le faisant mieux connaître ou le faisant découvrir par tous ceux qui ne le connaissaient pas encore.

Il faut saluer ici le maître d'œuvre de ce gros plan sur Robert Brasillach, Pierre Sipriot. Grand éditeur et éminent critique, il a toujours reconnu la valeur littéraire du romancier, du critique littéraire, de l'essayiste et du poète.

Grand historien, il sait aller au-delà des mythes de l'Occupation et de la Libération et faire apparaître la vérité, dans toute sa complexité.

Après vous avoir proposé, dans les pages qui précèdent, quelques extraits de presse concernant le livre d'Anne Brassié — sans omettre quelques-uns des sempiternels écrits de haine de ceux qui veulent continuer à juger au lieu de tenter de comprendre, alors que pour la plupart ils n'ont même pas vécu cette époque douloureuse — nous vous présentons le deuxième numéro des Cahiers du Rocher.

Pierre Favre.

A propos du n° 2 des Cahiers du Rocher :

## Brasillach et la génération perdue

Ce numéro consacré à Brasillach est le second d'une série qui traite Claudel et la conversion, Freud et la drogue, Teilhard de Chardin, les origines et le devenir humain, Montherlant et le suicide.

Pierre Sipriot donne la parole aux amis de Brasillach comme Maurice Bardèche, Anouilh, aux témoins de cette époque, à des historiens mais aussi aux adversaires de Brasillach.

Avec le recul propre à l'historien, Pierre Sipriot n'hésite pas à déclarer :

«Quand on ne saura plus qui a tort qui a raison ; quand résistants et collaborateurs deviendront les Armagnacs et les Bourguignons du XX<sup>e</sup> siècle, l'on saura encore la mort de Robert Brasillach comme celle de Jean Moulin, celle du chevalier d'Assas, de Bayard ou d'André Chénier.» Disponible dans toutes les librairies ou aux Editions du Rocher, 8, rue Garancière, 75006 Paris, ou Le Rocher, 28, rue Comte-Félix-Castaldi, Monaco, Principauté de Monaco.

P. F.

## Robert Brasillach et la génération perdue

Dirigés par Pierre Sipriot, les Cahiers du Rocher viennent de consacrer une longue étude à Robert Brasillach précédée d'une biographie et d'une chronologie qui introduisent immédiatement le lecteur dans le climat incertain de la France à dater de la naissance de Robert Brasillach, en 1909. Données précieuses pour ceux des jeunes qui s'in-

terrogent et s'étonnent quant à l'exécution, le 6 février 1945 à Fresnes, de ce collaborateur *intellectuel* alors que tant d'autres purent se sauver sans être inquiétés.

Pour bien mener la quête de la vérité, il fallait interroger ceux qui ont connu et fréquenté Robert Brasillach, lequel très jeune fut marqué par la mort de son père, officier saint-cyrien tué au Maroc en service commandé. Robert Brasillach qui a vécu une enfance studieuse auprès de sa mère devint à son tour officier en 1939 et, en 1940, est fait prisonnier des Allemands. A son retour il croit faire son devoir en engageant sa foi en Pétain, convaincu qu'un fascisme à la française sauverait la France. L'arrivée des Alliés allait le détrimper. Apprenant que sa mère avait été arrêtée et emprisonnée à sa place, il quitte sa retraite et va se constituer prisonnier pour sauver sa mère. Et elle le fut. Dès lors, c'est Fresnes et la condamnation à mort...

Témoignent dans cette étude des plus émouvantes : Jean Anouilh, Maurice Bardèche, Anne Brassié, Dominique Desanti, Alain Griotteray, Jean Guitton, Fred Kupfermann, Thierry Maulnier, et bien d'autres encore qui ont ou bien évoqué l'œuvre et l'écrivain ou bien condamné le collaborateur jugé pour *intelligence avec l'ennemi*.

A. L.

(*La Dernière Heure*, 16 avril 1987.)

## SOMMAIRE DES « CAHIERS DU ROCHER »

### Chronologie – Biographie

Sipriot Pierre

– *Brasillach et la génération perdue.*

– *Robert Brasillach ou les mémoires d'un homme en procès.*

Tame Peter

– *La mystique du fascisme dans l'œuvre de Robert Brasillach.*

### I. La fin de l'après-guerre

Brassié Anne

– *Enfance et jeunesse de Robert Brasillach (1909-1930).*

Martin Emile

– *Nostalgie ou prémonition ?*

Maulnier Thierry de l'Académie française

– *L'œuvre critique.*

Bardèche Maurice

– *La revue française.*

Sipriot Pierre

– *Montherlant et Brasillach.*

Guitton Jean de l'Académie française

– *Henri Massis.*

Montador Jean

– *Robert Brasillach et Jacques Bainville.*

George Bernard

– *Robert Brasillach romancier.*

Bardèche Maurice

– *Portraits.*

Krasnopolski Philippe

– *Les Français et leurs immigrés (1919-1939).*

### II. Un homme occupé

Sipriot Pierre

– *Hécatombe pour une littérature.*

Paillat Claude

– *Pillage ou collaboration économique ?*

Desanti Dominique

– *Brasillach et Drieu La Rochelle.*

Belot Robert

– *Rebatet contre Brasillach.*

### III. Le procès et la mort

Brasillach Robert

– *Les Frères ennemis.*

Anouilh Jean

– « *Je suis revenu vieux* ».

Crouzet François

– *Anthologie de la Poésie grecque.*

Varaut Jean-Marc

– *La mort en face, le procès et l'exécution de Robert Brasillach.*

Griotteray Alain

– *Robert Brasillach, l'intelligence avec l'ennemi.*

Crouzet François

– « *Ils ont fusillé Brasillach* ».

Pélissier Pierre

– *Plaisir à Brasillach.*

Bardèche Maurice

– *Une autre image de Brasillach.*

– *Les Cahiers des Amis de Robert Brasillach.*

Kupfermann Fred

– « *On ne badine pas avec le destin* ».

Choumoff Pierre-Serge

– *Communication.*

# Les prix littéraires

**Thérèse Rovelli** a reçu le Grand Prix de l'amitié franco-suisse pour l'ensemble de son œuvre. Rappelons qu'avec la collaboration de F. D. Manz, illustrateur, Thérèse Rovelli a réalisé récemment la première bande dessinée jurassienne, *Mitzi au Pays des Chats*. Ce beau volume est en vente à l'administration du *Démocrate*, à Delémont (Suisse).

**Jean-Claude Fontanet** a reçu, le 19 mai 1988 à Genève, le Prix de la Fondation Pittard de l'Andelyn pour l'ensemble de son œuvre. Un bel éloge de l'écrivain a été prononcé par le critique Georges Anex.

**Michel Mourlet** a reçu le 20 avril 1987 le Prix Montherlant de littérature dramatique pour *La Sanglière* et d'autres pièces comme *Mort de Néron* et *La Méditation du Jardin*. Ces trois pièces d'une grande hauteur de pensée et de style viennent d'être réunies en un volume de 256 pages chez Loris Talmart. La lecture ou l'écoute de ces œuvres procure des heures merveilleuses aux amoureux de beaux textes.

## Bibliophilie

Le catalogue de Dismas, 19, rue Arsène-Matton, B-1302 Dion-Valmont, d'avril 1988, offre :

- 690. Robert Brasillach, *La Conquérante*, Club du Livre du mois 1953, à 450 FB ou 72 FF.
- 691. Robert Brasillach, *Corneille*, Fayard 1941, à 600 FB ou 96 FF.
- 692. Robert Brasillach, *Lettre à un Soldat de la Classe 60*, *Les Sept Couleurs*, Paris 1950, à 800 FB ou 128 FF.

## Nos assemblées générales

Celle du 16 mai 1987 a réuni, une fois de plus, une pleine salle de l'Hôtel Aulac, à Lausanne.

Le substantiel rapport du président indiquait l'adhésion de 56 nouveaux membres, recrutés principalement par Jean Galland.

L'événement de l'année aura été la publication du livre admirable de M<sup>me</sup> Anne Brassié, *Robert Brasillach ou Encore un Instant de Bonheur*, dont il est abondamment question dans ce Bulletin spécial.

Parallèlement a paru le n° 2 des *Cahiers du Rocher* consacré à Robert Brasillach par Pierre Sipriot et ses collaborateurs. Maurice Bardèche y rend hommage à notre association, à ses fondateurs et animateurs.

Vient de paraître aussi aux Nouvelles Editions Latines la thèse du professeur Peter Tame, signalée dans le Bulletin n° 94.

Fait important également, l'élaboration d'un répertoire-table des matières des Bulletins n°s 1 à 90, qui constitue le n° 32 des *Cahiers des Amis de Robert Brasillach*, par Bernard Del Socorro. Avec le n° 27 des Cahiers (table des matières des Cahiers 1 à 25), nous nous sommes dotés de deux instruments indispensables à la connaissance de l'œuvre de Robert Brasillach et à son rayonnement.

Il appartenait à Bernard Del Socorro de présenter son immense travail. Il le fit avec brio dans un exposé captivant.

Florence Brière-Loth parla ensuite avec éloquence de son livre *Robert Brasillach et le Mystère de la Mort*, qui lui a valu le Prix Robert Brasillach 1986.

Maurice Bardèche a fait enfin brillamment le point sur l'audience de l'œuvre de Robert Brasillach en 1987.

En conclusion, Pierre Favre a eu la joie de remettre le Prix Robert Brasillach à Maurice Sarrazin et Bernard Del Socorro en récompense de leur apport à nos publications.

\* \* \*

La quarantième assemblée générale, enthousiaste et chaleureuse, a fait également salle comble le 30 avril 1988, toujours à l'Hôtel Aulac, à Lausanne. Nos amis ont pu saluer la sortie de presse du 33<sup>e</sup> *Cahier des Amis de Robert Brasillach*, dont le rapport présidentiel a développé l'éditorial en qualité-fiant 1987 année Brasillach, grâce aux réactions suscitées par le livre d'Anne Brassié (émission «Apostrophes», évocation d'Alain Decaux à la télévision, radio, chroniques de presse), dont témoigne le présent Bulletin.

L'événement de 1988 a été la publication de la thèse exemplaire de Marie-Luce Parker, professeur à l'Université de Kansas *Robert Brasillach: Maître de l'Evasion*, que Cécile Dugas a présentée dans notre Cahier n° 30, à La Pensée Universelle (4, rue Charlemagne, 75004 Paris), grâce au soutien de l'Association. Nous recommandons d'autant plus l'acquisition de cet ouvrage par nos adhérents qu'ils ne le trouveront pas à l'étalage des libraires.

Le tome 3 des *Mémoires* de Jacques Isorni (1959-1987) contient un chapitre émouvant, «L'Ombre de Robert Brasillach», pp. 15 à 22.

Parmi les travaux universitaires en cours, celui du professeur Siegfried Beyer paraîtra l'an prochain; il s'agit d'un fort volume en allemand sur «Robert Brasillach, l'homme et l'œuvre».

Après le rapport du trésorier, qui a pu faire état de finances saines, Pierre Favre a félicité et remercié Alfred de Mercurio pour son travail de gestionnaire, ainsi que pour la réalisation technique et administrative des Cahiers. Il a dit aussi notre gratitude à nos amis Barthelemy pour leur inlassable et fructueux dévouement.

Tout naturellement, le Prix Robert Brasillach 1988 revenait à Anne Brassié, qui venait de recevoir le Prix de l'Union des intellectuels indépendants.

Maurice Bardèche rappela en quelques mots la portée de ce livre et le nouvel élan qu'il donne à la diffusion de l'œuvre de Robert Brasillach. Pierre Favre fit appel à la générosité de nos amis pour renouveler la dotation du prix qui, si elle ne se réalisait pas, ne permettra plus que cinq ou six attributions avant son épuisement. Or, il conviendrait que le prix puisse aussi financer la publication des thèses de qualité consacrées à l'œuvre de Robert Brasillach.

Le grand moment de cette assemblée fut la conférence de Cécile Dugas, qui paraîtra dans notre Cahier n° 34.

Nous remercions très vivement la *Nouvelle Revue de Lausanne* et le *Journal de Payerne*, qui ont rendu excellemment compte des assemblées générales 1987 et 1988.

## Carnet A.R.B.

### Naissances

\* Camille est née le 8 mars 1988 au foyer de Françoise et Jean-Christian Pellegrin, enfants du regretté René Pellegrin (auteur du livre *Un Ecrivain nommé Brasillach*) et de notre amie Renate.

\* Le 4 décembre 1987, naissance de Tanguy, fils de nos amis Martine et Marc Laudelout, directeur du Bulletin célinien.

\* Christophe, Jean-Marie, Christian est né le 9 avril 1988 au foyer d'Anne Geneviève et Christian Bless, à Lausanne.

### Mariages

Le comte Arnaud de Périer, conseiller régional des Pays de la Loire, s'est uni le 20 juin 1987 à M<sup>lle</sup> Bernadette de la Bourdonnaye.

### Nos deuils (1986-1988)

Des départs particulièrement douloureux nous ont privés de plusieurs amis parmi les plus fidèles et irremplaçables :

Christian de Vézins - Clara Lanzi, fondatrice du Secours de France - Raymond Abellio - Jean Plumyène - Jean Pleyber, l'inoubliable « Chouan » des *Ecrits de Paris* et de *Rivarol* - Henri Poulain, sans qui l'Association et ses Cahiers n'auraient pas vu le jour - Robert Chessex, poète vaudois - Jean Anouilh, qui fit du porte-à-porte pour recueillir les signatures des intellectuels français pour la grâce de Robert Brasillach - Thierry Maulnier - Michel de Saint-Pierre - André Riva, notre trésorier des années 60, artisan du

*Livre d'hommages* - Michel de Floesser, qui fait tous les 6 février une vitrine Brasillach dans sa librairie bordelaise - M<sup>me</sup> Auguste Seyriex - Remo Pizzetti, poète italo-belge - le pasteur Jean-G. Hofmann - l'éditorialiste Charles Arrivets, de l'*Opinion indépendante d'Agen* - M<sup>me</sup> Karl Epting, deuxième du nom, gardienne du souvenir de son mari, de L.-A. Maugendre a fait l'éloge dans nos Cahiers 26 et 27 - Tout récemment, le Dr James Rochat, fut la providence des proscrits trouvant asile en Suisse.

Ils vivront dans notre mémoire.

Pierre Favre.

## Bienvenue

### aux nouveaux adhérents

Jean-Pierre Berberian, Martial Bild, Ali Bolam, Gilles Bonnet, Jacques de Bourbon-Busset, Daniel Briant, Jean-Marie Carrion, Madeleine Chazel, Patrice Cecchini, Albert Cerruti, Philippe Delabarre, Jean-Jacques Delahaye, Denise Deschamps, Claude Descudet, Christian Deva, Emmanuel Ducasse, Jean-Claude Escudet, Jacques Fulain, Hervé Le Breton, Pierre Minier, M. Pradelle, Clarisse Roussel, Vincent Roy, Paul Tequi, Patrick Thidet, Luce Tourrette, Alain Bourdon, Daniel Jaquier, Roger Jomini, Agathe Lambert, Bernard Marandat, Denise Reins, Agathe Sabiani.

## Livres — Journaux — Revues

Au sommaire du n° 49 (juillet-septembre 1987) de *Matines*, revue de l'Union universelle des poètes des écrivains et des artistes catholiques, fondée par Mgr Ducaud-Bourget, dirigée par l'abbé J.-L. Verlez (19, av. des Termes, Paris) : « L'allocution de Pie VI sur la mort de Louis XVI » (suite et fin) - « La leçon des cathédrales », par André Figueras - « Saint-Denis, millénaire capétien ».

Au sommaire du n° 27 (2<sup>e</sup> trimestre 1987) de *Courrier Balzacien* : « Balzac en Italie » ; « Balzac et Faulkner » ; « Henry James et Balzac » ; « René Berthelot » ; « Passeport de Balzac » ; « Le Prix Balzac » ; « Georges Charensois » (45, rue de l'Abbé-Grégoire, 75006 Paris).

De Henry Coston, *Le Veau d'Or est toujours debout*. Ces 404 pages étayées et documentées constituent le meilleur éclairage des dessous financiers de notre temps. Embrassant l'univers entier et décrivant un phénomène international, l'auteur montre les conséquences dans tous les domaines. Les pages 203 à 401 contiennent une nomenclature des super-riches et décideurs (Publications Henry Coston, B.P. 92-18, 75862 Paris-Cedex 18).

Au sommaire du n° 52 d'*Altair*, poésie et tradition, qui parle de notre Cahier n° 32, nos amis Jean-Pierre Hamblenne, Félix Léon, Daniel Leskens (J.-P. Hamblenne, B.P. 1446, B-1420 Braine L'Alleud).

Lu dans le n° 62 d'*Éléments pour la Civilisation européenne*, printemps 1988: «La nostalgie de la monarchie», par Jean Despert; «Bardèche nous parle de Céline», propos recueillis par Richard Deleplanque, qui en profite pour rendre hommage à Robert Brasillach; Pierre Brader rend compte du livre capital d'Alain de Benoist *Europe, Tiers Monde, même Combat*, édité chez Laffont; Claude Laval rend compte d'un inédit de Saint-Loup *Götterdämmerung — Rencontre avec la Bête* (Diffusion Omnios, 10, rue des Pyramides, 75001 Paris).

François Brigneau a publié un superbe album, *Sous le Pont des Souvenirs coule la Seine*. C'est un chef-d'œuvre de finition artisanale, auquel Prud'hon eût applaudi.

A propos des *Cimetières de Paris*, le livre de Michel Dansel, édité par Denoël, Pierre Béarn écrit dans *Le Nouvelliste* du 18 février 1988: «Saint-Germain de Charonne, quasiment inconnu des Parisiens et même d'une majorité des gens du quartier... un cimetière perdu où l'on découvre, presque côte à côte, les tombes des fils d'André Malraux et celle de Robert Brasillach.» C'est dans ce cimetière que Robert Brasillach situe un des plus beaux moments des *Sept Couleurs*.

De Max Richard, un admirable opuscule *Mon Maître et mon Ami Hyacinthe Dubreuil ou l'Honneur ouvrier*, juste hommage à un grand animateur des Ateliers libres et pionnier d'un ordre corporatif pour l'équité sociale. Trop méconnu aujourd'hui, Hyacinthe Dubreuil est l'auteur d'une vingtaine de livres, dont *La Chevalerie du Travail*, qui n'ont rien perdu de leur actualité (chez l'auteur, 11, rue Charles-Rossignol, 91600 Savigny-sur-Orge).

Jean-Pierre Thévoz a consacré une pleine page de la *Nouvelle Revue de Lausanne* du 6 avril 1988 aux *Mémoires* de Jacques Isorni, sous le titre «Un autre adieu à beaucoup de personnages». La première photo est un moment du procès de Robert Brasillach.

L'hebdomadaire romand *Construire* (n° 13 du 30 mars 1988) publie sous le titre «Les années noires», une double page consacrée à Maurice Bardèche, interview de Bernard-Claude Gauthier. Ce texte est principalement un hommage à Robert Brasillach.

La médaille d'or de l'Etoile celtique, haute distinction française, a été remise à notre ami Roger Pache pour honorer son beau livre *Rencontres et Souvenirs (1914-1984) — Un Vaudois non conformiste à travers le XX<sup>e</sup> Siècle*. Signalons que Robert Brasillach, Jacques Isorni, La Varenne, Pierre Dudan et d'autres sont présentés dans ces pages admirables (il ne reste plus que quelques exemplaires aux Editions du Comte Vert, CH-1530 Payerne).

Dans la collection «La Dentelle du Rempart», Dismas réédite le livre de Marcel de Corte *L'Intelligence en Péril de Mort*, une des œuvres les plus importantes de notre époque. Trois thèmes en forment l'ossature: l'intellectuel et l'utopie, le romantisme de la science, l'information déformante (un volume de 12,5×19,5 cm, 288 pages, 742 Fr. belges plus port, 115 FF plus port, Dismas, 19, rue Arsène-Matton, 1302 Dion-Valmont).

«Métaphysique et politique — René Guénon et Jules Évola», tel est le thème principal du n° 27 de la revue *Totalité — Révolution et Tradition* (Pardès, B.P. 47, 45390 Puisseaux). Ces 128 pages denses et substantielles parlent également du *Céline sans Complaisance* de Maurice Bardèche, propos recueillis par Yves Chiron et du livre de ce dernier *Maurice Barrès (Le Prince de la Jeunesse)*.

Lu dans *Libération* du 15 mars 1988, à propos d'Antoine Blondin: à Pierre Assouline qui lui demande s'il aurait voté la grâce de Brasillach, Antoine Blondin répond: «Sans hésitation, si on me l'avait demandé.» Dans plusieurs de ses livres, Antoine Blondin a parlé avec tendresse de Robert Brasillach.

Dans le n° 68 du *Bulletin célinien* de notre ami Marc Laudelout, une substantielle revue de la presse et des livres et un dossier «Au Royaume du Danemark» (B.P. 70, B-1000 Bruxelles 22).

## La page du trésorier

La cotisation 1989 reste fixée à Fr.s. 40.—; FF 90.—; Fr.b. 900.— (à doubler si vous désirez un cahier 34 numéroté).

Adhérents d'outre-mer: Fr.s. 50.—; FF 200.—; Fr.b. 2000.—.

## Livres disponibles

- Cahiers 1, 2, 3, 4: épuisés; nous disposons d'un n° 1 et d'un n° 2, vendus à Fr.s. 100.—; FF 400.—; Fr.b. 4000.— l'exemplaire.
- Cahiers A.R.B. 5 à 33: Fr.s. 21.—; FF 75.—; Fr.b. 750.— l'exemplaire.
- Vingt lettres inédites de Robert Brasillach, édition A.R.B., tirage numéroté sur luxe, Fr.s. 25.—; FF 70.—; Fr.b. 700.—.
- Poèmes de Fresnes (disque), de R. Brasillach, dits par Pierre Fresnay, Fr.s. 25.—; FF 80.—; Fr.b. 800.—.

Nos adhérents (revendeurs exclus) peuvent acheter les Cahiers 5 à 30 compris, soit 25 volumes (le *Livre d'hommages* constituant un cahier double) au prix de

**FF 1000.— (au lieu de 2000.—),  
plus FF 120.— de port**

Veillez verser cette somme à M<sup>me</sup> Barthelemy, en spécifiant. Tout adhérent qui passera cette commande recevra en sus un cahier numéroté, jusqu'à épuisement du petit stock qui nous reste.

Qui céderait les *Œuvres complètes* de Robert Brasillach en 12 volumes (Club de l'Honnête Homme, 1963)? Ecrire au président avec indication du prix souhaité. Il transmettra.

Qui céderait le premier volume des *Œuvres complètes* éditées par le Club de l'Honnête Homme? Ecrire directement à Jehan Bodinaud, 7, rue Bonaparte, 75001 Paris.

**Occasion rarissime :** Nous disposons des numéros 20 des *Cahiers des Amis de Robert Brasillach*, reliés et coins bleus (six volumes, dont certains plus ou moins « passés »), que vous pouvez acheter pour FF 2400.—, port compris.

# Robert BRASILLACH et la génération perdue

Jean ANOUILH. Maurice BARDÈCHE  
Anne BRASSIÉ. Dominique DESANTI  
Alain GRIOTTERAY. Jean GUITTON  
Fred KUPFERMAN. Thierry MAULNIER  
Claude PAILLAT. Jean-Marc VARAUT



Les  
Cahiers  
du  
Rocher

dirigés par  
Pierre  
SIPRIOT